



CHAPITRE III

Wautier et Dutrieux. — Chez les Vouatatouros. — Tristes étapes. — Mort de Wautier. — La tombe d'un héros. — Le docteur Dutrieux. — La lettre de deuil. — Cambier à Taborah. — Les Vounyamouésis porteurs. — En marche vers Karéma. — La caravane est arrêtée. — Le renfort. — Arrivée chez Simba. — Simba et Matumula. — Tanganika ! — Vous aurez la tête tranchée ! — L'humble village.



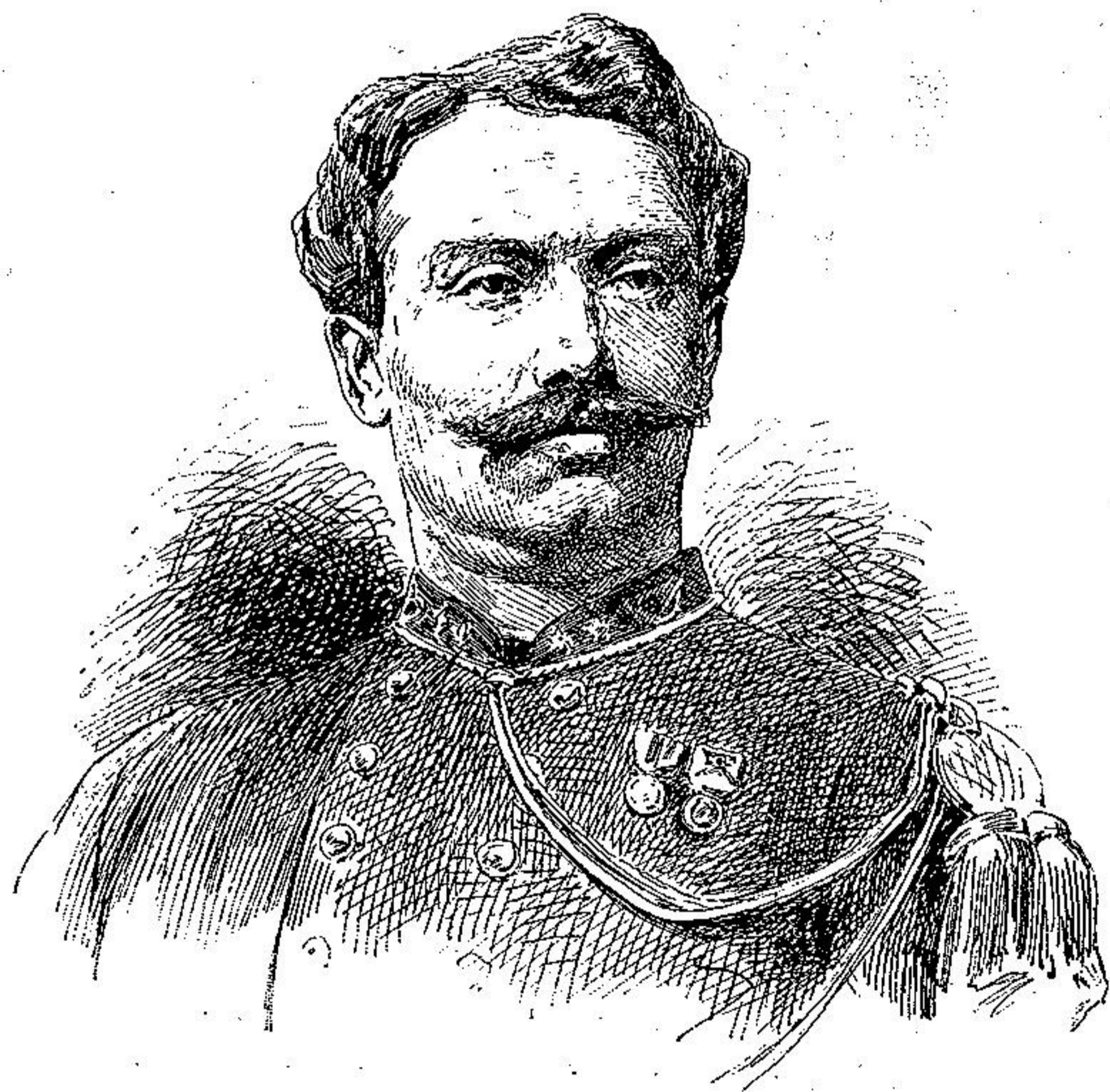
QU'ÉTAIT-IL donc survenu ?

Pour le savoir, il nous faut abandonner un instant Cambier et nous reporter deux mois en arrière, à l'époque où, prenant les devants avec quatre-vingts hommes, il laissa le gros des bagages sous la conduite de Wautier et de Dutrieux.

Ceux-ci, à la tête d'une caravane lourdement chargée qui comptait près de quatre-cents hommes, quittèrent Mpwapwa vers la mi-octobre, et, sauf

les vexations accoutumées du *hongo*, traversèrent l'Ougogo sans incident notable; toutefois ils mirent six semaines à faire ce trajet qui leur coûta des monceaux d'étoffes arrachés par la rapacité des chefs vouagogos.

Le 1^{er} décembre, au moment d'affronter le Mgounda-Mkali, Wautier écrivit à Cambier la lettre dont il vient d'être question : il annonçait son arrivée à Ouyoui pour le 16 du même mois, et recommandait au chef de l'expédition de lui envoyer sans retard deux cents porteurs pour remplacer



LE LIEUTENANT WAUTIER.

ceux dont l'engagement allait expirer.

Cependant la caravane continuait sa route, cheminant de conserve avec celle de M. Broyon, un trafiquant de la côte. Arrivés à Pongouli, nos voyageurs apprirent qu'aux environs du lac Tchaïa un explorateur anglais venait d'être assassiné par les Rougas-Rougas, et que l'escorte, les porteurs, tout avait été massacré.

On convint d'éviter absolument ce passage, et M. Broyon conseilla de se porter vers le nord, à Hékoungou où l'on trouverait, disait-il, des vivres en

abondance. Pour cela, deux choses étaient indispensables : d'abord un bon guide, ensuite brûler les étapes, afin de n'être pas rejoints et coupés par les bandits.

Ce projet rencontra l'assentiment général.

Moyennant une forte quantité d'étoffes, le chef même de Pongouli consentit à conduire la caravane dans l'Outatoura, et la marche forcée fut commandée pour le lendemain.



LE DOCTEUR DUTRIEUX.

A vrai dire, les pagazis étaient en proie à une terreur folle. Il y avait dans l'air comme une odeur de carnage, on respirait la guerre et le meurtre dans ce Mgounda-Mkali, et nos explorateurs ne durent pas éperonner leurs hommes pour leur faire franchir rapidement ces steppes maudits. On cheminait en hâte, sans se communiquer des craintes que chacun cependant partageait.

Ce fut au cours de ces marches forcées que Wautier commença à se sentir sérieusement malade.

On entra alors dans la saison humide. Une pluie abondante survint le 7 décembre pendant la dernière partie de la marche qui avait duré quatre heures. La nuit fut mauvaise. Il tomba encore de fortes ondées dont on se réjouit à tort, car dans ces régions surtout l'humidité est bien autrement à redouter que l'ardeur du soleil ; et, si elle n'en fut pas la cause première, du moins elle aggrava sensiblement le mal dont notre voyageur était atteint.

Enfin, le 8, après une marche pénible dans des sentiers boueux, détrem-pés, défoncés, on arriva au chef-lieu de l'Outatourou ; mais, contre toute attente, la caravane n'y trouva presque pas de provisions de bouche.

Pourtant, le Mtatourou est pasteur : il cultive bien son champ, il élève du bétail ; seulement, la saison était défavorable, les vivres rares, les indigènes apeurés, méfiants, peu complaisants. Pays très sauvage, du reste : les hommes y vont complètement nus, n'ayant pour tout ornement qu'une ceinture d'anneaux de cuivre ; les femmes portent un lambeau d'étoffe ou de peau de bête autour des reins. Leur langage est dur, strident, et les Vounyamouésis, leurs voisins du nord même ne le comprennent pas.

Nos voyageurs furent contraints de payer un *hongo* au sultan du lieu ; pour le débattre, il fallut perdre encore toute la journée du 9 ; la marche ne reprit donc que le 10, tantôt à travers d'épaisses forêts, tantôt au milieu d'interminables plaines parsemées de palmiers géants.

Au cours de cette étape, Wautier ressentit une telle lassitude, qu'il ordonna une halte, et l'on campa en pleine route, bien que les porteurs n'eussent rien à manger.

Oh ! le douloureux calvaire que fut pour lui ce dernier trajet vers Hé-koungou qui allait devenir son tombeau.

Porté sur un hamac, brisé par le mal, défaillant au moindre choc, l'infortuné se raidissait contre la souffrance et donnait le spectacle d'un rare, d'un invincible courage.

Son compagnon, le docteur Dutrieux, lui prodiguait les soins les plus dévoués ; mais la science devenait impuissante : le corps était miné, perforé, dissous ; la vie s'en allait chaque jour avec les forces. Et pourtant Wautier ne voulait pas mourir ; il restait à l'action, il commandait encore, retenant à deux mains le dernier souffle dans sa poitrine qui râlait.

Le 14, on arriva à Hé-koungou.

A la hâte on éleva une hutte pour abriter le malade, car il ne voulait plus habiter sous la tente qu'il trouvait, non sans raison, trop humide, la nuit surtout. Quant aux demeures des indigènes, elles étaient obscures, sans ventilation, exhalaient une odeur fétide et fourmillaient d'insectes insupportables : impossible de songer à les utiliser.

Le 16, Wautier fut atteint d'une surdité complète. Parfois la fièvre disparaissait, mais alors même il restait en proie à une grande faiblesse qui alternait avec d'horribles déchirements d'entrailles : tout espoir de le sauver était dorénavant perdu.

Le 19 décembre, vers cinq heures, le docteur Dutrieux lui préparait quelques fragments de sucre imbibés de laudanum, lorsque soudain le malade, se soulevant un peu, s'écria :

« Ah ! docteur, si je pouvais dormir ! »

Dutrieux fit un pas. Wautier venait de rendre le dernier soupir.

Jusqu'à ce moment, il avait conservé la pleine possession de ses facultés ; il succombait dans l'accomplissement de sa mission, victime de son dévouement, sans exprimer un regret, sans proférer une plainte ; trop fier pour rien regretter, même devant la tombe, il mourait comme on l'avait toujours vu vivre, en soldat.

Pour Dutrieux ce furent des heures bien émouvantes et bien cruelles : brisé de fatigue et malade lui-même, il avait veillé son ami nuit et jour, sans pouvoir conjurer l'arrêt fatal ; maintenant il avait à lui rendre les derniers devoirs, à l'ensevelir dignement dans ce coin perdu, dans ce pays sauvage où la barbare superstition des habitants voyait dans ce trépas un maléfice jeté sur la contrée par les sorciers blancs.

Dutrieux acheta du chef la concession d'un terrain voisin de l'avant-dernier baobab qui se détache entre l'entrée d'Hékoungou et la colline située au sud-ouest ; le sultan promit en outre que la fosse et le voisinage de l'arbre ne seraient jamais envahis par la culture, qu'il les ferait respecter et en indiquerait l'emplacement aux voyageurs futurs.

Ces préliminaires accomplis, le docteur se rendit auprès de M. Dodsghun, pasteur protestant, qui voyageait avec Broyon.

« Le lieutenant Wautier, lui dit-il, n'était pas protestant, mais comme vous il était chrétien ; or, à Saadani, il nous a jadis exprimé incidemment le vœu d'être enterré religieusement comme il avait vécu ; voulez-vous dire sur sa tombe vos prières des morts ? »

— De grand cœur, » répondit M. Dodsghun.

L'enterrement eut lieu.

Les Zanzibarites étaient rangés des deux côtés de la fosse devant laquelle, debout, le pasteur récita en anglais les psaumes des trépassés ; et chacun écoutait dans un douloureux silence.

Pauvre Wautier ! il est mort là-bas, dans l'inconnu, loin de ses parents, de ses amis, et pour qu'il ne manquât rien à cet exil, le dernier adieu a été prononcé sur sa tombe dans une langue qu'il ne comprenait pas !

Quand la fosse fut comblée, on la recouvrit d'un amas de pierres, et, l'humble mausolée se trouvant adossé à un baobab, on creusa dans le tronc de l'arbre une longue croix sous laquelle furent gravées les initiales du défunt.

Et ce fut tout.

Mais un jour la Belgique réparera la cruauté du destin envers ses illustres enfants : elle remplacera ce monceau de cailloux par un monument durable qui perpétuera la gloire de ses héros tombés au champ d'honneur, et elle abritera leurs cendres d'un lambeau du moins de cette patrie qu'ils ont aimée jusqu'à la mort.

Le 15 décembre, Dutrieux se remit en route dans la direction d'Ouyoui. Sa santé périlait chaque jour : les émotions pénibles qu'il venait d'éprouver, le lourd fardeau de cette caravane dont maintenant il était seul à supporter la responsabilité et le poids, les fatigues, les tracasseries, les angoisses continuelles, certes il y avait de quoi ébranler la plus robuste nature. Mais il était soutenu par une sorte d'excitation nerveuse, et surtout par la pensée du devoir à accomplir, par la confiance dans le but à atteindre.

Pendant trois jours on chemina dans une contrée absolument déserte : le terrain légèrement boisé était en maints endroits déchiqueté par des vallées d'érosion que la saison pluvieuse transformait en immenses lagunes; on barbotait là dedans durant de longues heures, ayant souvent de l'eau jusqu'à mi-jambes. Le docteur, à l'arrière-garde, surveillait les traîneurs, encourageait les souffrants, stimulait les abattus et réveillait de son mieux la marche languissante de ses hommes.

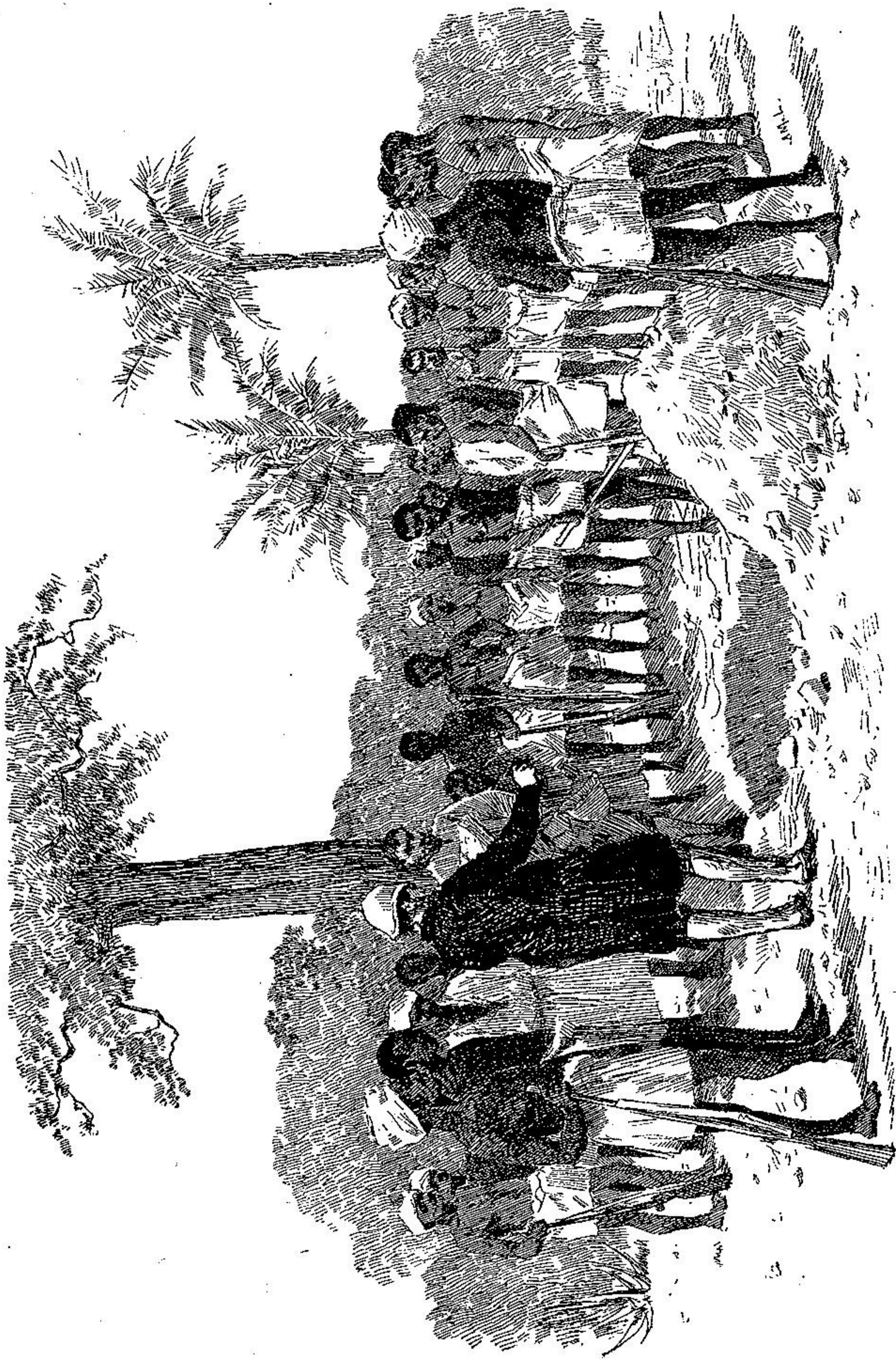
Tout à coup des détonations se font entendre en tête de la colonne.

« Alerte! aux armes! nous sommes attaqués! »

En un clin d'œil la caravane se débande, et nombre de porteurs se mettent en devoir d'ouvrir les ballots de fusils dont ils s'emparent sous prétexte de se mettre en état de défense.

Un désarroi indescriptible s'ensuit : les uns croient sincèrement qu'il s'agit d'une attaque, les autres profitent du tumulte pour faire main basse sur tout ce qu'ils trouvent.

Heureusement Dutrieux se rend bientôt compte de la situation : quelques coups de feu ayant été tirés en l'air pour saluer l'approche d'Ouyoui, une poignée de Vounyamouésis de la caravane avaient simulé une panique, et, à la faveur du désordre, ils s'étaient jetés sur les charges abandonnées, les déchiraient et tentaient un pillage. Aidé de ses Zanzibarites, le docteur triompha de cette manœuvre qui aurait pu dégénérer en un véritable désastre; quelques hommes furent mis aux fers, on recon-



ENTEREMENT DE WAUTIER A HÉKOUNGO.

stitua les fardeaux, et la colonne se remettant en route atteignit ce jour-là même Ouyoui.

Dutrieux y trouva des lettres de Cambier qui, ignorant la mort de Wautier, conseillait à ses compagnons de l'attendre en un endroit paisible et leur annonçait son arrivée prochaine.

De son côté, le docteur dépêcha de suite un message à son chef, pour l'informer de la mort de Wautier; en même temps il lui rendait compte des démarches qu'il faisait pour diriger les marchandises de l'expédition sur Taborah, dans l'Ounyanyembé, où, bien plus aisément que chez Mirambo, on parviendrait à recruter des porteurs pour se rendre au lac.

Cela fait, Dutrieux transporta son camp à Kwa-Karoumbo, sur la route de l'Ounyanyembé, et il y attendit les événements.

Cependant Cambier, toujours malade à Tierra-Magazy, s'alarmait d'être sans nouvelles de Wautier. Des bruits vagues lui ayant appris le massacre d'un Européen et la déroute de toute une caravane à Tchaïa, il en conçut les plus vives inquiétudes au sujet de ses compagnons. Pour recueillir des détails sur ces événements il envoya deux courriers consécutifs à Taborah; mais ces courriers ne revinrent pas.

C'est alors que malgré le mauvais état de sa santé il tenta de partir; nous avons vu comment, brisé par la maladie, il dut bientôt s'arrêter, rebrousser chemin et revenir chez Mirambo où il se morfondait d'impatience.

Enfin, le 2 janvier, on signale l'arrivée d'un envoyé d'Ouyoui. C'est un askari de l'expédition; il est porteur d'une lettre.

« Donne vite! » lui dit Cambier.

Et fiévreusement il s'empare du pli; il l'ouvre, le cœur plein d'espoir, car c'est Wautier qui lui écrit, il n'en doute pas; son ami arrive, il va le revoir, ils vont enfin se rejoindre!

Mais soudain il pâlit; sa main a laissé échapper la fatale missive, et sur ce visage si énergique, si calme toujours, une indicible tristesse s'est répandue.

« Mort! » fit-il.

Et il restait immobile, fixant de ses yeux hagards la lettre de Dutrieux qui gisait là, par terre, comme un poignard dont on l'aurait frappé au cœur.

Il revoyait tourbillonner devant lui ces débuts du voyage, où avec Wautier il avait tout partagé : espoirs, soucis, durs travaux, heures d'angoisses, peines et joies; il l'entendait encore, ce joyeux ami, railler l'ennui et les déceptions; c'était un compagnon d'armes plein de cœur, tout

d'une pièce, loyal et franc comme son épée ; dans les plis de leur amitié il y avait comme un écho de la patrie absente ; elles étaient si douces ces heures où ils oubliaient l'exil en se rappelant le beau temps de leur vie de soldat !

— « Mort, Wautier ! Et je n'étais pas là ! »

Il y avait réellement une ironie amère dans le destin qui lançait ainsi à Cambier cet immense chagrin, brutalement, à l'heure même où il lui aurait été si doux de retrouver son ami.

Mais l'abattement ne dura point ; bientôt l'énergique voyageur reparut ; il se redressa, passa la main sur son front comme pour en chasser la douloureuse vision, et tout bas il murmura :

« Le devoir. »

Alors, appelant ses askaris :

« Nous partons, dit-il ; qu'on se mette sur l'heure en marche vers Ouyoui ! »

Et il quitta Thierra-Magazy malgré tout, bravant Mirambo lui-même ; car il comprenait l'absolue nécessité de rejoindre sans retard le gros de l'expédition à laquelle il voulait rendre son chef.

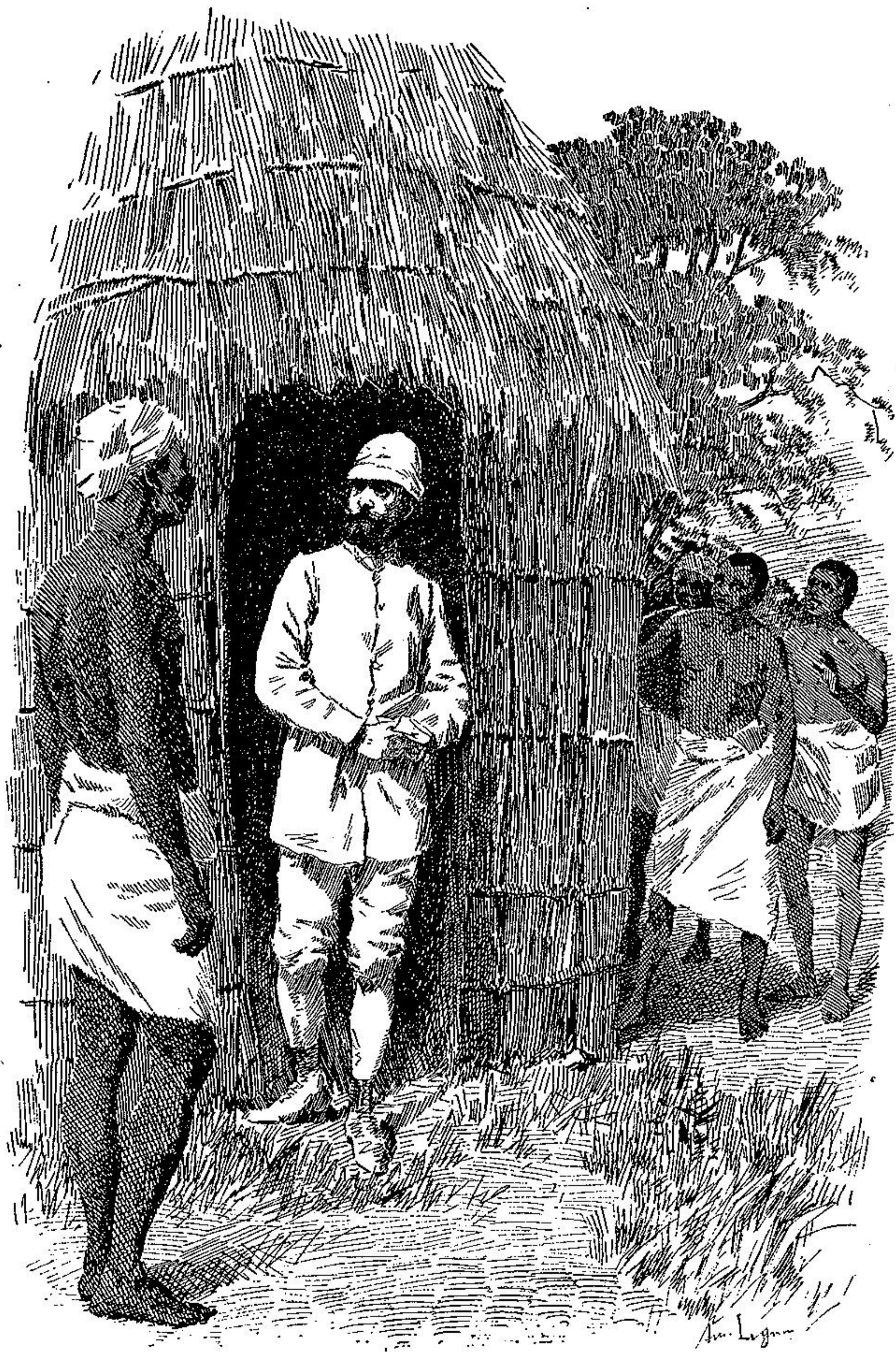
Le 6 janvier, il atteignit le camp de Kwa-Karoumbo, où il retrouva le docteur Dutrieux avec qui il tint aussitôt conseil sur les résolutions à prendre.

Les difficultés étaient grandes : l'engagement de la plupart des hommes expirant à Ouyoui, on convint de se rendre de suite à Taborah, distant de quelques heures seulement, où l'on rencontrerait toutes facilités pour réorganiser la caravane.

C'est alors que le docteur Dutrieux, pour des motifs de santé, prit la résolution de retourner en Europe.

Cambier se retrouva donc seul, et pour la troisième fois il recommença le laborieux travail d'enrôler des porteurs. Dans ce but, il s'adressa à un Arabe qui, moyennant un paiement de 150 piastres, s'engagea à lui fournir des gens sûrs pour transporter ses charges et son matériel jusqu'à Oudjidji ; car tel était encore l'itinéraire qu'il suivait conformément aux premières instructions qui lui avaient été données au départ.

Quitter Taborah avec une caravane de Vounyamouésis, c'est une des plus dures épreuves auxquelles l'explorateur soit soumis : aussi longtemps que ces indigènes se sentent à proximité de leurs foyers, on ne peut compter ni sur leur exactitude ni sur leur fidélité ; par bandes, ils quittent le camp chaque jour, sans souci des observations ou des menaces : on dirait d'un aimant qui les attire vers leur hutte et qui les y retient.



« MORT ! WAUTIER ! ET JE N'ÉTAIS PAS LÀ ! »

C'est plutôt faiblesse de caractère que mauvais vouloir : en s'engageant, ils sont absolument décidés à obéir ; puis, le jour du départ, au moment de rompre avec leurs habitudes, de dire adieu à leur bien-être relatif, ils hésitent. Alors, qu'un meneur audacieux lance un mot, ils l'écoutent, l'applaudissent, se laissent entraîner et désertent avec lui.

Ils ne sont mauvais ni par nature ni par instinct, et lorsqu'on sait les prendre, on en fait d'excellents pagazis, bien autrement durs à la peine que les gens de la côte ; que si toutefois le pays est en guerre, si, pour un motif quelconque ils s'alarment, perdent confiance ou sont méchamment excités, alors c'en est fait : la désertion se met dans les rangs complète, inexorable.

Pendant quinze jours Cambier s'efforça vainement d'effectuer son départ ; il avait cependant transporté le camp hors de Taborah, mais chaque matin, au moment de se mettre en route, une foule d'hommes manquaient à l'appel. Alors il prévenait le gouverneur dont les soldats allaient relancer les déserteurs au fond des tembés où ils se cachaient ; on les ramenait au camp, mais le lendemain les mêmes scènes se reproduisaient.

Sur ces entrefaites, le courrier d'Europe apporta à Cambier les nouveaux ordres de l'Association internationale africaine : d'après le conseil de Stanley, qui revenait de son grand voyage à travers le continent mystérieux, on avait décidé d'établir la première station non pas dans l'Oudjidji, mais dans l'Oufipa, au sud-est du lac Tanganika, à l'endroit désigné sur les cartes sous le nom de Masikemba.

Cambier se conforma immédiatement à ces instructions et dirigea sa marche vers ce point qui allait devenir Karéma.

La caravane ne s'ébranla réellement que le 27 mai : Cambier s'était vu forcé de demander au gouverneur de Taborah quelques soldats arabes pour maintenir les Vounyamouésis dans le devoir. Mais cette escorte ne dépassa pas les frontières de l'Ougounda où l'on arriva le 30 ; Cambier resta alors livré à ses seules forces.

La veille, trois Zanzibarites avaient déserté. Triste début ! On se reposa la journée du 31 pour attendre les seize charges qui étaient encore en arrière et que l'on reçut dans la soirée.

Certainement, le 1^{er} juin 1878 restera gravé dans la mémoire de Cambier parmi les dates cruelles, comme un lendemain de Mvoméro.

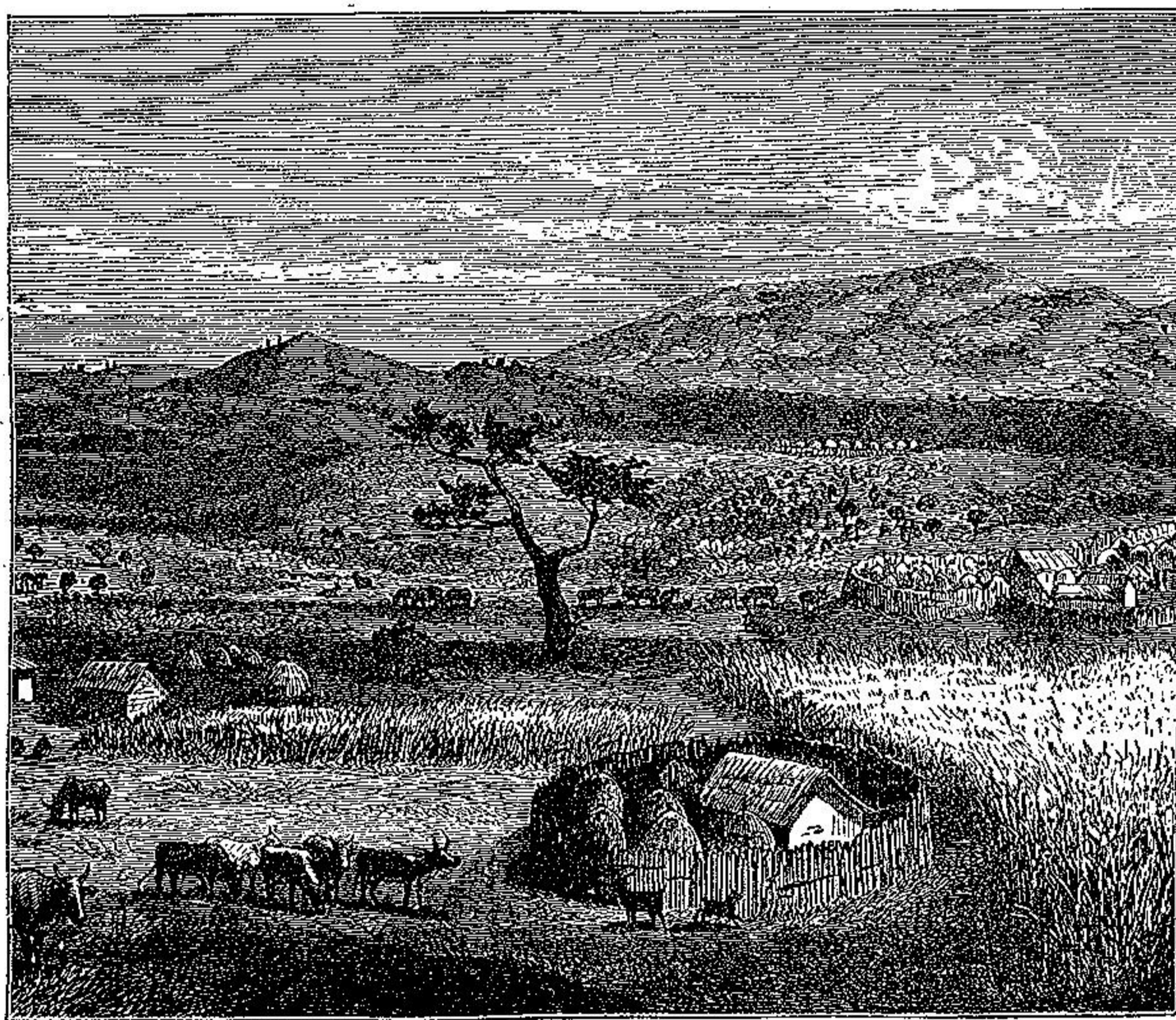
Dès l'aube, le chef de l'expédition donne le signal du départ ; rien ne répond à sa voix : les hommes sont là cependant, mais immobiles, muets, la plupart encore couchés près des brasiers éteints.

« Allons, Kirangozi, crie Cambier, debout donc, et en marche ! »

A son appel le conducteur s'est approché :

« Bana (maître), fit-il, les porteurs refusent de partir ; ils disent que trois d'entre eux sont malades, et que tous, du reste, ils ont besoin d'un peu de repos. »

Sans paraître céder à aucune pression, Cambier, mesurant toutefois l'imprudence d'une violence intempestive, déclara qu'en faveur des malades il accordait un jour de halte. Mais, rentré dans sa tente, les plus



VUE DE TABORAH.

graves inquiétudes l'assaillirent : il entendait dans l'air comme un vent de mutinerie qui sifflait la menace et présageait la tempête. Impuissant à conjurer le danger, il voulait du moins ne point paraître le redouter, et nul ne put deviner son angoisse.

Hélas ! le lendemain, au départ, même immobilité chez les porteurs. Cette fois, pour consentir à reprendre la marche, ils exigeaient une augmentation de salaire.

Cambier s'y refusa.

Les hommes tinrent bon et la caravane ne bougea point.

Mais dans la journée un bruit étrange circula : Mirambo avait attaqué, disait-on, le village d'Usoké, dans l'Ounyanyembé.

« S'il en est ainsi, déclarent les Vounyamouésis, nous allons partir pour défendre nos foyers. »

Et, sans autre avertissement, seize d'entre eux, appartenant à ce canton d'Usoké s'en allèrent sur l'heure pour vérifier le fait.

Cambier envoya prévenir le gouverneur de Taborah ; mais entre-temps la marche de la colonne resta interrompue.

La grève persistait. Les Vounyamouésis devenaient insolents.

« D'après l'attitude du gouverneur, disaient-ils tout haut, nous planterons là le mousoungou dès que les messagers reviendront. »

Ceux-ci furent de retour le 9 ; ils étaient accompagnés de deux délégués, l'un du gouverneur, l'autre d'Isiki, qui est le chef nègre des Vounyamouésis, mais vassal des Arabes.

Un palabre eut lieu entre les nyamparas ou chefs d'escouades qui s'efforcèrent de décider les hommes à reprendre la marche : ceux-ci se moquèrent des menaces et des réprimandes, et annoncèrent leur décision formelle de désertir en masse le lendemain.

Alors Cambier s'adressa au chef du village, et loua une hutte pour y abriter les marchandises. Quand les mutins s'aperçurent du sang-froid avec lequel le mousoungou accueillait ces événements, quand ils le virent, loin de s'émouvoir des menaces de désertion, en prendre bravement son parti, et, plutôt que de leur céder, être résolu à se passer de porteurs, ils réfléchirent, se concertèrent, et, finalement, s'en vinrent déclarer qu'ils étaient disposés à partir.

Mais Cambier, profondément courroucé, feignit de ne plus vouloir de leurs services.

Alors ils insistèrent, supplièrent.

« Soit, dit Cambier ; mais retenez bien ceci : à la première désobéissance, je sévirai impitoyablement. »

Et comme il s'aperçut, au moment du départ, de la disparition de huit ballots d'étoffe, il réunit les nyamparas :

« A l'avenir, leur dit-il, c'est vous que je punirai en cas de vol et de désertion ; vous êtes chefs d'escouades, vous devez surveiller les hommes dont vous êtes respectivement responsables. »

Sur l'heure il voulut faire enchaîner les nyamparas les plus compromis ; mais les envoyés du gouverneur l'en dissuadèrent.

« Patientez encore, firent-ils; sinon, au premier acte de violence, votre caravane se rompra. »

Cambier les écouta.

On chemina péniblement pendant deux jours; quinze porteurs avaient fui depuis les dernières étapes, et l'émotion était loin de se calmer.

Le 13, on campa à proximité du dernier hameau de Membi. Vers le soir, un grand tumulte éclata dans le camp.

« Qu'est-ce encore ? demanda Cambier.

— Maître, ce sont des Rougas-Rougas qui causent avec les porteurs.

— Amenez-les-moi sur-le-champ ! »

C'étaient en effet des guerriers de la forêt; mais ils appartenaient au sultan de Membi et ne passaient pas, comme leurs frères, pour des détoursseurs et des bandits.

« Que voulez-vous ? interrogea Cambier.

— Te faire savoir, homme blanc, qu'une caravane s'est vue attaquée hier sur la route que tu comptes suivre; certainement le même sort t'est réservé pour demain. »

A cette nouvelle une panique générale se produit parmi les Vounyamouésis et les Zanzibarites mêmes. Sur le conseil des nyamparas, Cambier propose aux guerriers rougas-rougas d'escorter l'expédition jusque chez Simba; ils y consentent, et les porteurs rassurés déclarent qu'à cette condition ils reprendront la marche le lendemain.

Mais pendant la nuit le sultan de Membi, craignant d'engager sa responsabilité en cas d'attaque, fit défense à ses Rougas-Rougas de quitter le village; ceux-ci résilièrent aussitôt leur engagement.

Les conséquences en furent fatales: d'un même coup vingt-cinq porteurs et un Zanzibarite désertèrent avant le réveil du camp.

Mais Cambier avait une énergie de fer, et cette défection ne l'arrêta point; en quelques heures, et au prix des plus grandes difficultés, car cette contrée-là est fort peu peuplée, il parvint à enrôler des gens du pays. La caravane put donc se remettre en route, et l'on atteignit Chikuro vers midi.

Cependant la désertion faisait rage, et la fatalité s'appesantissait sur l'expédition qui, malgré la volonté, la résistance et le courage de son chef, allait encore une fois se rompre.

« L'Ounyanyembé est en guerre, répétaient les porteurs; nous y voulons retourner; nous n'irons pas plus loin, mousoungou. »

Cambier épuisa toute son éloquence pour leur prouver la fausseté de ces rumeurs, rien n'y fit; il leur proposa alors de continuer au moins jusqu'à la ville de Simba, à une dizaine d'étapes de là, leur promettant de les y

licencier et de les payer malgré cela comme s'ils avaient accompli leur voyage jusqu'au lac.

Vains efforts.

Il éleva la voix, se mit en colère, il menaça.

Ce fut peine perdue.

Le lendemain amena des désertions en telle quantité que tout espoir de reprendre la marche dut être abandonné. Dans une même escouade, sur un chiffre de cinquante-huit hommes, cinquante-six avaient fui; voulant tenir parole, Cambier fit à l'instant enchaîner le nyampara. La mesure produisit son effet : quarante d'entre les déserteurs, cachés aux alentours, vinrent faire leur soumission à la nouvelle de cette punition infligée à leur chef.

Mais cela ne reconstituait pas la caravane; et, dans les maigres bourgades où l'on se trouvait, il n'y avait pas moyen de recruter un nombre d'hommes suffisant pour combler le vide des derniers jours; aussi, le cœur navré, plein d'amertume et de tristesse, mais jamais abattu, Cambier se décida à abriter ses marchandises dans une hutte qu'il loua à Chikuro. Puis il dépêcha des messagers à Simba, avec mission de demander au sultan les porteurs nécessaires pour arriver jusqu'à sa ville.

Cela fait, il attendit patiemment le retour des envoyés qui reparurent seulement le 2 juillet, amenant avec eux les hommes de Simba et des paroles de bienvenue pour le mousoungou. Malheureusement ces nouveaux pagazis, exploitant la situation, émirent des prétentions si excessives que Cambier fut forcé tout d'abord de repousser leurs services; mais on finit par tomber d'accord.

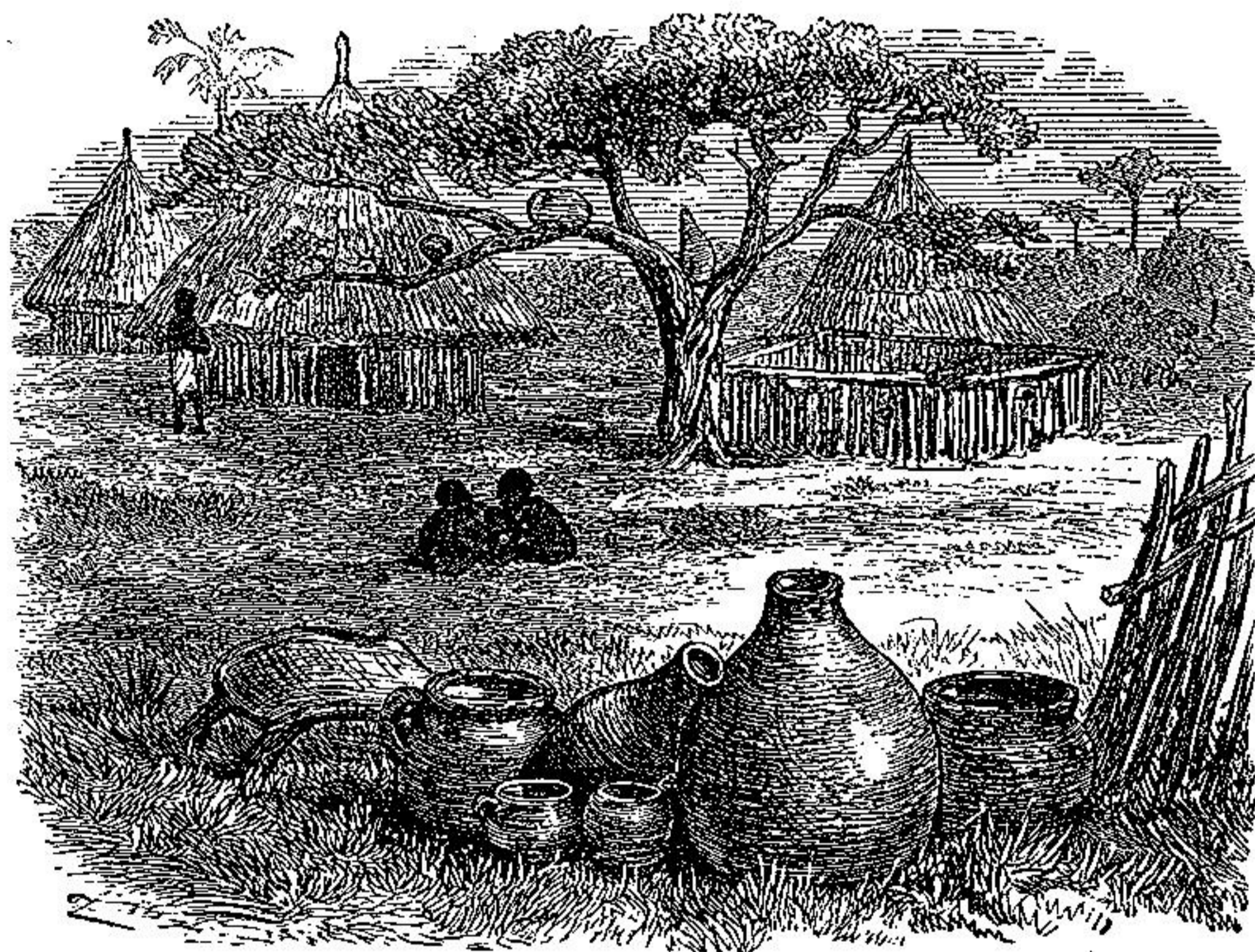
L'expédition put donc reprendre sa marche, et enfin, le 17 juillet, elle atteignait, sans nouveaux incidents, la grande et puissante ville de Simba.

Simba, dont le nom signifie « le Lion », est frère du mtémi ou sultan indigène de Taborah qui a nom Isiki; tous deux sont fils de Mkasihoua, lequel régna sur l'Ounyanyembé, et dont le nom est resté célèbre par les guerres acharnées qu'il entreprit contre les Vouazaviras. Or, tandis qu'Isiki, son frère aîné, lui succédait dans le gouvernement de Taborah, Simba, poursuivant les conquêtes paternelles, s'empara de l'Ouzavira, s'y établissait et y fonda une ville florissante à laquelle il donna son nom; sur tout le parcours qui sépare le Zanguébar de la région du lac Tanganika, il n'en est point d'aussi considérable, d'aussi belle, d'aussi bien tenue.

Simba lui-même est réputé comme un chef puissant et riche; ce qui ne l'empêcha pas, le jour de l'arrivée de Cambier, d'être ivre à tel point qu'il ne put se rendre au-devant de l'homme blanc, ce dont il n'eut

aucune vergogne ; notons à sa décharge qu'il avait toutefois réservé une case où le voyageur trouva moyen de s'abriter, lui et ses marchandises. L'entrevue n'eut donc lieu que le lendemain. Elle fut des plus cordiales, et le sultan se montra tout disposé à seconder Cambier dans son entreprise.

A côté de ce souverain effectif on rencontre dans la ville de Simba un autre pouvoir avec lequel il faut compter, et que nous retrouverons du reste plus loin mêlé à une sinistre besogne : c'est Matumula, le chef de trois cents chasseurs d'éléphants qui passent, à juste titre, pour les plus



VILLAGE DE LOUZAVIRA.

redoutables guerriers du pays. Simba est en réalité seigneur suzerain : aux heures de la guerre, il a le droit de faire appel au concours de son puissant vassal ; mais celui-ci jouit de certaines prérogatives qu'il ne doit qu'à sa naissance, à ses succès, aux exploits de ses armes ; que si on lui manquait, il serait en état de combattre avec avantage son souverain lui-même.

Il a du reste fait ses preuves : ayant eu autrefois maille à partir avec Makisaka, sultan de Karéma, sans hésiter il lui avait déclaré la guerre, et, au bout d'une campagne de trois mois, l'avait finalement vaincu et tué. Puis, pour se ménager un allié, il avait imposé lui-même comme nouveau chef le sultan actuel, Kangoa, membre exilé de l'ancienne famille régnante ;

en réalité c'est donc lui, Matumula, le vrai maître de Karéma. Aussi Cambier s'efforça-t-il de gagner ses bonnes grâces, et il s'y prit de si heureuse façon qu'il s'en fit un ami, l'intéressa à ses projets et obtint la promesse d'être chaudement appuyé auprès du sultan. Pour l'entreprise, c'était une faveur inespérée, une chance décisive de réussite.

Cambier ne séjourna que cinq jours chez Simba; en prévision de nouvelles difficultés, il jugea prudent de laisser le gros de ses marchandises et de son matériel aux mains de Matumula qui en accepta la garde; et, ainsi délesté, il se remit en route n'emportant avec lui que quatre-vingts charges.

Mais l'ère des ennuis n'était pas close: au bout de la deuxième étape, quarante Vounyamouésis désertèrent d'un seul coup. C'étaient les mêmes qui déjà avaient fui et n'étaient revenus qu'après la mise aux fers de leur nyampara; celui-ci, gracié au départ, sur la demande de Simba, profita de sa liberté pour s'enfuir à toujours avec tous ses hommes.

Cambier dépêcha sur l'heure des messagers à Simba; ils revinrent le lendemain et lui apprirent que le sultan, avant d'envoyer des porteurs, exigeait de l'homme blanc douze vêtements et deux rouleaux de fil de cuivre; « et, ajoutèrent-ils, si le tribut n'est pas plus élevé, c'est grâce à l'énergique intervention de Matumula. »

Il fallut se soumettre; mais quand le surlendemain arrivèrent les pagazis, leurs prétentions furent tellement exagérées que Cambier, croyant du reste qu'ils reviendraient à résipiscence, refusa net d'y accéder. Quel fut son désappointement en les voyant là-dessus rétrograder et s'en retourner béatement chez eux!

Certes il y avait dans cet acharnement du destin de quoi exaspérer, voire même décourager l'homme le mieux trempé; Cambier ne broncha point; laissant le camp à la garde de ses hommes les plus fidèles, il s'en fut en personne auprès de Simba, espérant obtenir ainsi des conditions moins onéreuses. Vains efforts. Ce ne fut qu'à coups de monceaux d'étoffes qu'il finit enfin par compléter sa caravane et l'ébranler de nouveau.

Alors elle traversa successivement le marécageux cours d'eau Msagina où bifurquent les deux chemins de caravanes, dont l'un conduit à Oudjidji, et l'autre à Karéma; puis, la rivière Mbanda, et la grande plaine de Liowa dont le sol déchiqueté dans tous les sens dissimule sous une épaisse végétation de profondes crevasses où l'on s'abîme à chaque pas. On atteignit ainsi le village d'Ougoué, sur la rive droite du Katouma qui se jette dans le lac Kikwa.

Chemin faisant, plus d'une querelle s'éleva entre Zanzibarites, Vou-

nyamouésis et Vouazaviras : pour les plus futiles motifs souvent ils furent prêts à s'entre-déchirer, et maintes fois la caravane faillit se désunir à nouveau le long de cette interminable et douloureuse voie.

Enfin, trois jours après le départ d'Ougoué, la colonne s'étant engagée dans une chaîne de montagnes, Cambier, du haut d'un pic élevé, observant la brume paresseuse qui s'attardait à caresser l'horizon, la vit tout à coup se ramasser, se pelotonner, s'éclaircir, et, à travers ses déchirures, il aperçut une large baie bleuâtre qui se noyait dans les lointains vagues.

« Tanganika ! » crièrent les porteurs.

C'était Tanganika en effet, c'était le Grand Lac, le but suprême, la Terre Promise...

Cambier, tout ému, regardait scintiller cette nappe d'azur où les feux du matin plaquaient maintenant leur vibrante harmonie ; et, devant cette immensité, il voyait grand. Déboires, soucis, inquiétudes, toutes ses misères disparaissaient ; au dedans de lui-même il sentait comme un hymne de grâces qui montait... Tanganika ! C'était donc vrai ! Quelques kilomètres à peine l'en séparaient !... Demain, demain, il atteindrait Karéma !

O trahison ! pendant qu'il reste là, souriant au destin, derrière lui un noir complot se trame ; les porteurs se sont rassemblés, silencieux ; ils chuchotent, se concertent ; leurs yeux ont des éclats méchants et cupides : il y a quelque chose de si absolu dans le regard mauvais d'une brute !

Cependant Cambier s'est retourné vers eux. Alors, jetant les fardeaux à terre :

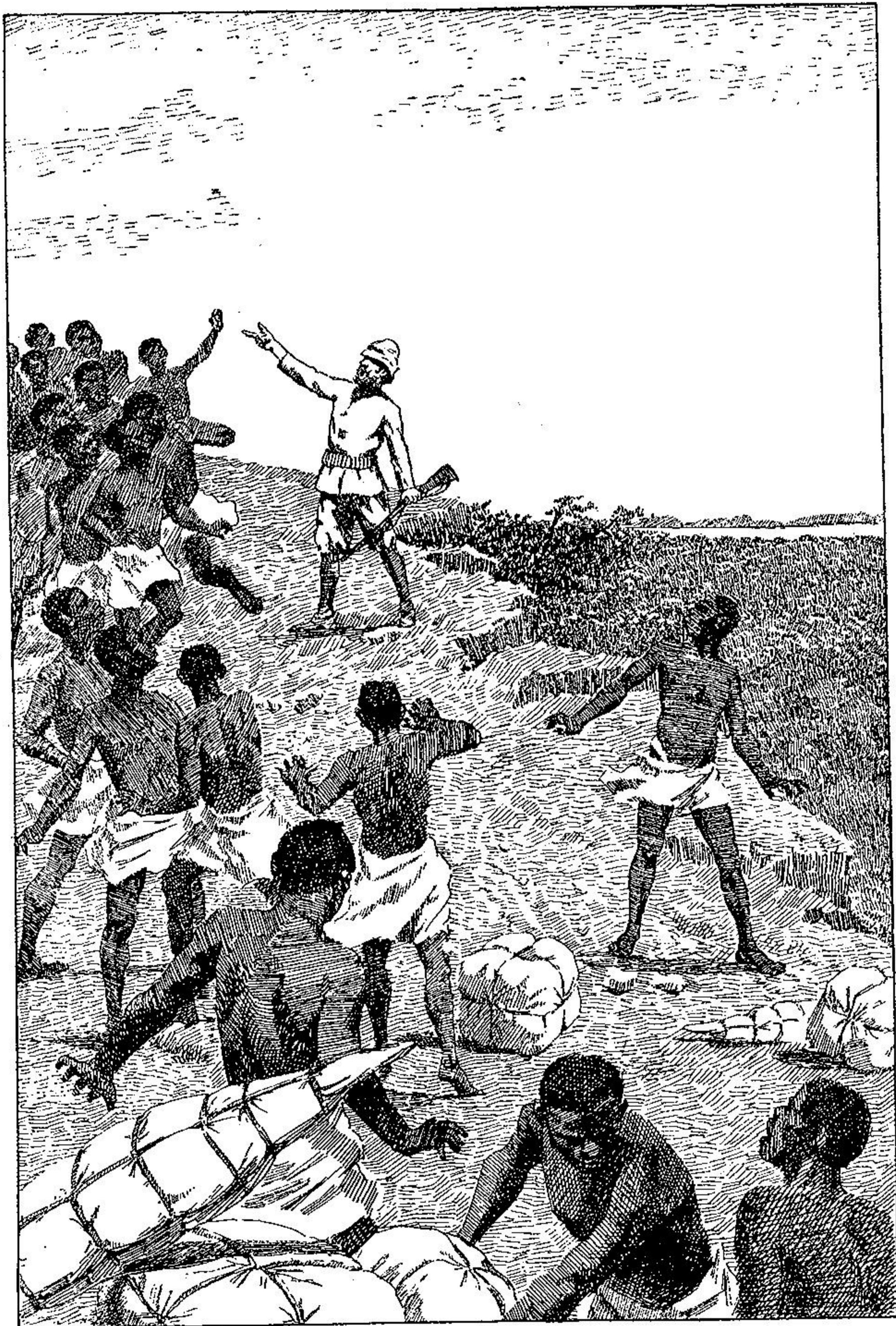
« Nous n'avancerons plus, murmurent-ils.

— Que dites-vous, malheureux ? »

— Nous ne ferons plus un seul pas en avant, si tu n'augmentes notre salaire d'un doti. »

Pendant l'espace d'un éclair Cambier crut que la patience allait lui échapper : un flot de sang lui envahit le cœur et s'y arrêta ; il vit rouge, il allait menacer, sévir... Mais il se raidit... il avait déjà tant souffert ! Une fois encore il fit un suprême appel à la patience, étouffa les bouillonnements de sa colère, et, s'adressant à ces misérables :

« Amis, dit-il, vous m'avez suivi jusqu'ici ; depuis de longs jours, depuis de longs mois que nous cheminons ensemble, dites-moi, ai-je jamais été mauvais pour vous ? Alors même que vous ne vouliez pas marcher, je vous donnais des vivres que j'étais en droit de vous refuser ; mais toujours j'ai pris en pitié vos fatigues, et je vous récompensais de vos efforts. Votre salaire, dites-vous ? mais je vous ai donné plus du triple



« SIMBA VOUS FERA TRANCHER LA TÊTE SANS PITIÉ. PARTEZ ! »

de ce qu'habituellement on paye pour ce voyage ! Et vous voudriez, en plein désert, abandonner mes marchandises que vous avez juré de transporter jusqu'au lac ? Non, non, vous ne ferez pas cela, ce serait odieux. »

Mais eux, ricanant :

« Augmentez notre salaire d'un doti, ou nous n'irons pas plus loin ! »

Cette fois c'en était trop. Il se redressa menaçant, l'œil en feu, et, d'une voix de tonnerre :

« Vous êtes des misérables ! cria-t-il. Et puisque vous voulez désertir, je ne vous retiens plus, allez. Seulement, écoutez bien ceci : Simba est mon ami, je lui ai payé tribut pour avoir des porteurs, c'est vous qu'il a chargés de me conduire à Karéma ; eh bien, l'homme blanc vous en fait ici le serment : Simba vous fera trancher la tête sans pitié. Partez ! »

Et il leur tourna le dos, sans plus rien vouloir entendre.

Alors, tout doucement et tête basse, l'un après l'autre tous reprirent leurs charges ; sans qu'une seule parole fût prononcée, sans un cri, sans la moindre allusion, ils continuèrent la marche et atteignirent ainsi Kafisye.

Le lendemain, 12 août, après une courte étape, Cambier se trouva en face d'un petit village de misérable apparence, qui comptait au plus cent cinquante huttes construites en paille et en roseaux. Aux alentours s'étend une plaine immense, sans arbres, couvertes d'énormes joncs dont la hauteur atteint plus de six mètres ; elle abrite de nombreux troupeaux de buffles auxquels les lions font une guerre acharnée et les indigènes se disputent les débris de ces chasses sauvages qui leur procurent la seule viande qu'ils mangent. Ils sont là, en tout, deux cent cinquante habitants, misérablement vêtus de peaux de bêtes ou de jupons d'écorce, pour cultures, quelques rares carrés de maïs et de patates douces ; pour bétail, trois chèvres qui sont la propriété du chef.

Ce pauvre hameau, c'est Masikemba.

C'est là, dans ce coin perdu de l'Oufipa, au sein de tant de pauvreté et de sauvagerie, c'est là que vont s'asseoir les travaux de cette Association internationale africaine éclosée dans un palais ! Mais bientôt, tirée de la barbarie, régénérée au souffle vivifiant du travail, de la persévérance, du dévouement, cette humble bourgade attachera son nom à l'une des plus belles œuvres humanitaires du siècle : elle va devenir Karéma !

Cambier avait quitté la côte le 4 juillet 1878. Il y avait donc treize mois qu'il cheminait. Treize mois, durant lesquels il avait tout enduré : la faim, la soif, les privations, les fatigues, les déceptions, la maladie, et,

pis encore, la désertion, le vol, la fourberie des porteurs; au milieu de ses misères, il avait vu autour de lui succomber tous ses compagnons. Et seul il avait marché, sans un mot de plainte, sans un soupir, sans un regret. On lui avait dit: «Allez et faites grand;» il était parti, et comme le Juste, ne regardant que devant lui, ne voulant se reposer que sa tâche accomplie, il fit Karéma.

Comme son cœur battit lorsqu'il se sentit arrivé! Mais comme elle lui parut colossale l'œuvre qu'on lui avait confiée! Il s'attendait peut-être à rencontrer une ville florissante où il trouverait les moyens de faire grand... et il ne trouvait qu'un chétif village et quelques nègres trembleurs! Il ne sourcilla point cependant; il n'écrivit même pas une seule ligne d'étonnement, de déception; pour lui, cette maigre bourgade, c'était Karéma, et cela disait tout.

Mais qui sait? Peut-être à ce moment-là le destin lui aura-t-il soulevé un coin de l'avenir; alors, sur le fronton de l'édifice, resplendissant aux feux de la gloire, il aura pu lire ces deux noms indissolublement unis: Cambier-Karéma, c'est-à-dire le travail, le courage, la persévérance surmontant tous les obstacles.

Labor omnia vincit improbus.

